

Deux siècles de présence à Montréal

Pierre Anctil

Number 45, Fall 1989

L'héritage juif au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/607ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Anctil, P. (1989). Deux siècles de présence à Montréal. *Continuité*, (45), 32–35.

DEUX SIÈCLES DE PRÉSENCE À MONTRÉAL

par Pierre Ancil

Par sa diversité, son originalité et son engagement dans toutes les sphères de l'activité humaine, la communauté juive de Montréal a contribué à l'identité même de la métropole.

Les Juifs n'eurent pas la partie facile dans le Nouveau Monde placé sous la juridiction française. La révocation de l'Édit de Nantes par Louis XIV, en 1685, devait préparer le terrain en Nouvelle-France à un train de mesures hostiles aux intérêts des immigrants non catholiques. L'intolérance en matière de religion s'étendit en effet très vite de la métropole aux administrations coloniales, et Colbert se fit fort d'interdire officiellement l'entrée de protestants et de Juifs dans la vallée du Saint-Laurent. Est-ce à dire qu'aucune personne d'origine juive ne se trouva dans cette partie de l'Amérique sous contrôle français? On peut se permettre d'en douter, d'autant plus que des recherches récentes tendent à démontrer que certains patronymes typiquement québécois auraient pu être d'origine marrane, c'est-à-dire hérités de Juifs expulsés d'Espagne en 1492 et francisés à la faveur de nouveaux déplacements.

Quand éclate la guerre de Sept Ans, qui allait exiger la mise sur pied en Amérique d'armées considérables pour l'époque, quelques Juifs s'emploient à ravitailler les Britanniques depuis des comptoirs établis en Nouvelle-Angleterre. Les hostilités, comme on le sait, se terminèrent par la capitulation de Montréal en 1760. Dans le sillage de l'armée britannique d'occupation il se trouva une poignée de Juifs, rattachés à l'infrastructure militaire en tant que pourvoyeurs ou, si l'on préfère, chargés du ravitaillement des soldats. Parmi eux figurait un certain Aaron Hart, bientôt établi à Trois-Rivières, où l'on retrouve sa trace dès 1761. À Québec, où la





La synagogue Chevrá Kadisha (polonaise), rue Saint-Urbain, fut incendiée en 1920. (photo: Archives Notman, Musée McCord)



La deuxième synagogue Shearith Israël (Spanish-Portuguese), rue Chenneville, a été construite en 1838. On la voit ici en 1938, quelques années avant sa démolition. (photo: Fonds Poirier, ANQM)

conquête fut plus hâtive, on note à l'automne 1759 le passage de Samuel Jacobs, armateur et commerçant, qui devait ouvrir un peu plus tard dans la vallée du Richelieu des magasins à l'intention des populations locales. Bientôt, d'autres familles juives commerçantes s'installent au pays, au point que la première congrégation de rite mosaïque est formée à Montréal en 1768. Nommée Shearith Israël, elle est mieux connue aujourd'hui sous le nom de «Spanish-Portuguese».

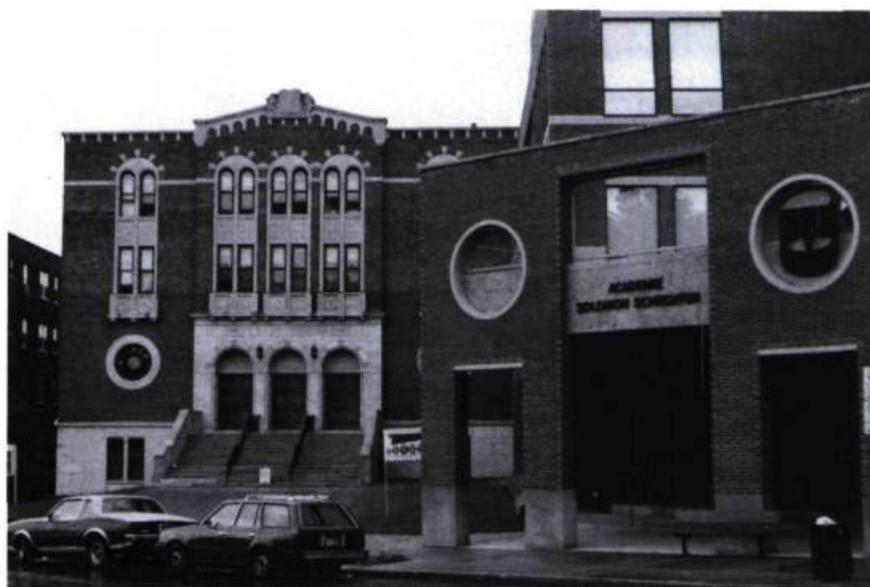
Les Hart réussirent fort bien en affaires en leur contrée d'adoption et avec les Joseph et les David formèrent l'assise de la communauté juive québécoise. Avantagés par leur statut de sujets britanniques, favorisés par une connaissance des mécanismes financiers mis en place à la suite de la conquête, les Hart finirent par acquérir un certain ascendant économique et politique au sein de la nouvelle colonie. Ezékiel Hart, élu député au début du XIX^e siècle, fut d'ailleurs le premier Juif à accéder à un poste gouvernemental au Canada. Pendant près d'un siècle toutefois, les Juifs au Québec furent fort discrets et se distinguèrent à peine de la population anglo-saxonne au sein de laquelle ils évoluaient la plupart du temps.

UNE EXPÉRIENCE URBAINE

À cause de son emprise sur les voies de transport fluviales, Montréal apparaît dès le début du XIX^e siècle comme la plaque tournante de l'économie canadienne. Dès cette période, et pour des raisons liées à la pratique du commerce et des affaires, les Juifs du Québec firent le choix dans une proportion écrasante d'élire domicile dans la métropole. Désormais la présence juive serait identifiée presque exclusivement à un phénomène montréalais et le judaïsme à une expérience vécue en milieu urbain. En 1777, sur l'emplacement de l'actuel palais de justice, s'érige la première synagogue canadienne (Shearith Israël), au coin d'une artère qui allait devenir synonyme de la présence juive à Montréal: le boulevard Saint-Laurent. Les débuts de cette institution ne sont toutefois guère reluisants et pendant deux générations la pratique religieuse juive y végète. De rite sépharade, mais surtout fréquenté par des Juifs ashkénazes anglophones, c'est-à-dire originaires des pays d'Europe centrale, la congrégation renaît en 1838 quand on élève rue Chenneville un nouvel édifice de proportions fort modestes. Quelques dizaines de Juifs habitent alors Montréal et pour la plupart ils appartiennent à la classe marchande aisée, tant et si bien que rien ou presque ne les signale à l'attention du public à cette époque.

L'immigration lente mais constante de Juifs britanniques devait bientôt forcer, en 1846, la fondation d'une nouvelle congrégation de rite ashkénaze connue sous le nom de Shaar Hashomayim («Les portes du ciel» en hébreu). Entre temps, en 1832, sous l'influence du parti de Papineau, la Couronne britannique avait accordé aux Juifs canadiens des droits politiques et civils complets, incluant le droit de vote. Peu à peu, répondant à l'évolution de la ville hors des zones immédiatement adjacentes au port, les Juifs se déplacent en ce milieu du XIX^e siècle vers les banlieues ouest qui se forment au nord de l'actuel boulevard Dorchester. Certains d'entre eux gagnent accès à la haute société britannique de Montréal, comme le rabbin Abraham de Sola, natif de Londres et leader de la congrégation Shearith Israël de 1847 à 1882.

La nouvelle annexe de l'Académie Solomon Schechter, adjacente à la synagogue Shaare Zion, sur le chemin de la Côte-Saint-Luc. Le nouveau dans la continuité. (photo: Paul Trépanier)



C'est de cette époque que date la première contribution juive notable à l'architecture de Montréal, qui prit la forme de lieux de culte d'apparence monumentale. La synagogue représente en effet le principal apport juif au paysage urbain québécois, qui n'avait connu jusque-là que des constructions religieuses d'inspiration chrétienne. À la fin du XIX^e siècle, les deux congrégations juives existantes ressentirent en effet le besoin, sous l'impulsion de la forte mobilité sociale vécue par les Juifs de Montréal, d'ériger de nouveaux édifices. L'un fut construit en 1886 sur McGill College (Shaar Hashomayim) et l'autre en 1890 rue Stanley (Shearith Israël). Situées dans un des meilleurs quartiers de la ville, ces synagogues à l'architecture d'inspiration orientale dans un cas et égyptienne dans l'autre reflètent la maturité et l'aisance des congrégations juives orthodoxes de la ville.

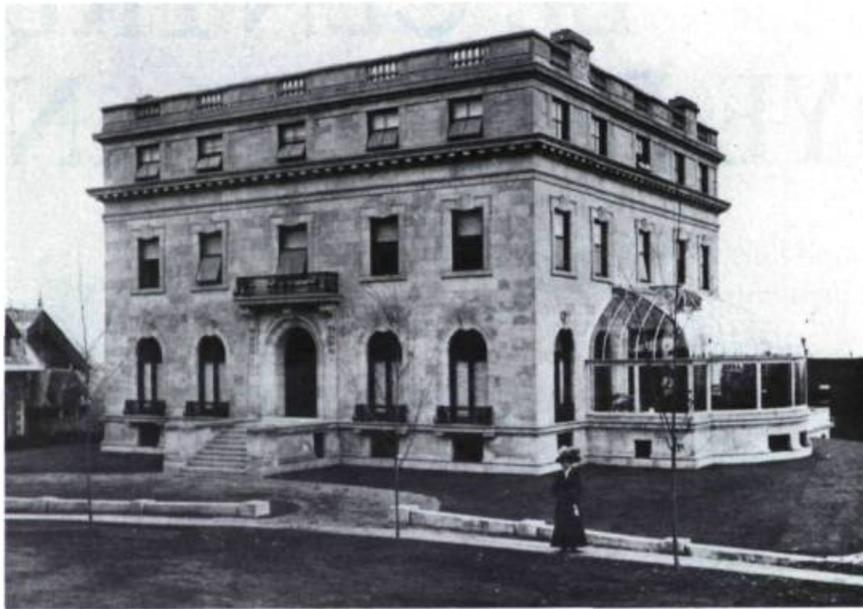
En 1891, le recensement fédéral montre que 2 703 Juifs habitent Montréal, un sommet jusque-là. Certains Montréalais d'origine juive accèdent même au club sélect des grandes fortunes, édifiées alors que la ville contrôlait tout l'hinterland canadien. En 1905-1906 Mortimer B. Davis fait ériger au 1020 avenue des Pins Ouest une résidence princière d'esprit Beaux-Arts, où il résidera pendant vingt ans. Né à Montréal en 1866, Davis, qui fit fortune dans le tabac et fonda l'Imperial Tobacco Company, représente très bien cette fraction à l'aise de la communauté juive de Montréal et qui prit le nom de *Uptowner*, du fait de son installation résidentielle sur les pentes du mont Royal. Philanthrope et francophile, Davis donna son nom aux édifices abritant deux des plus importantes institutions juives de la ville, soit le Young Men's Hebrew Association, inauguré en 1929 sur l'avenue du Mont-Royal (aujourd'hui un pavillon de l'Université de Montréal), et l'Hôpital général juif.

UNE VAGUE D'IMMIGRATION

Des événements d'une ampleur sans précédent allaient cependant bouleverser la position confortable de la communauté des *Uptowners*: le Plan Sifton favorable à l'immigration massive au Canada, et les répercussions de la révolution avortée de 1905 en Russie. Affectés cruellement par une politique interne d'oppression, incluant pogroms et lois d'exception, les Juifs russes et polonais quittent dès la fin du XIX^e siècle l'Europe de l'Est pour se diriger vers les États-Unis. Quand le régime libéral de Laurier leur en donne l'occasion à partir de 1905, comme à d'autres nationalités, ils entrent par dizaines de milliers au pays, s'établissent surtout à Montréal, à Toronto et dans une moindre mesure dans l'Ouest canadien. En 1911, la métropole compte 7 500 Juifs, 30 540 en 1921, puis 45 802 en 1921. Cette progression démographique accélérée commence à s'estomper en 1931, quand 57 997 Juifs composent une communauté complètement transformée par trente ans d'immigration intensive. Contrairement aux *Uptowners*, les nouveaux venus seront des Juifs démunis sur le plan économique, à peine transplantés dans un monde qui leur apparaît déroutant et menaçant. Pire, leur langue maternelle est le yiddish et pour la plupart ils adhèrent encore à une interprétation littérale et traditionnelle du judaïsme. À l'opposé, d'autres immigrants juifs, venus eux aussi de Russie, appuient les idéologies radicales du socialisme ou du communisme tout en cherchant à organiser un prolétariat encore naissant au sein de populations immigrantes.

D'abord rivée au port, cette nouvelle vague monte graduellement le long de l'axe du boulevard Saint-Laurent pour occuper au cours des années trente le Plateau Mont-Royal. Dans cette enclave juive prolifèrent les commerces, les synagogues logées dans des salles de fortune et les institutions juives liées aux immigrants, tels les écoles de langue yiddish, les syndicats du secteur de la confection et la bibliothèque publique juive. Centré autour du parc du Mont-Royal (mieux connu sous le nom anglais de Fletcher's Field) et des *sweat shops* du boulevard Saint-Laurent, ce quartier accueille l'ensemble de la vie immigrante juive de l'entre-deux-guerres, avec de légers débordements du côté d'Outremont, d'où le nom de *Downtowners* donné à ses habitants. Souvent victimes de l'antisémitisme ambiant de la société québécoise et de l'indifférence de leurs coreligionnaires installés dans le Mille carré doré, les *Downtowners* de langue yiddish formèrent longtemps une communauté autonome avec ses leaders politiques, ses rabbins, ses poètes et hommes de lettres.

À part le Young Men's Hebrew Association déjà mentionné, les Juifs yiddishophones édifièrent autour de Fletcher's Field un Jewish Old Peoples's and Sheltering Home, puis logèrent en 1929, au 4099 de l'Esplanade, la bibliothèque publique juive. En 1953, cette institution culturelle inaugurerait au 4499 de la même rue un tout nouvel édifice qu'elle occupa treize ans seulement, le dernier des grands projets juifs à avoir été réalisés dans ce quartier (aujourd'hui l'édifice Aegidius Fauteux de la Bibliothèque nationale du Québec).



La résidence de Mortimer B. Davis, grand mécène et fondateur de l'Imperial Tobacco Company, se dresse toujours au n° 1020 de l'avenue des Pins Ouest. L'Université McGill est propriétaire de l'immeuble depuis 1942. (photo: Archives Notman, Musée McCord)



L'historien David Rome, alors directeur de la bibliothèque publique juive, à l'occasion de l'inauguration des locaux de l'institution, avenue de l'Esplanade, en 1953. (photo: Bibliothèque publique juive)

Après la Seconde Guerre mondiale, le centre de gravité de la communauté juive de Montréal se déplaça en effet vers l'ouest de l'île, d'abord dans le quartier Snowdon situé immédiatement à l'est de l'autoroute Décarie, puis vers les municipalités de Hampstead et Côte-Saint-Luc et enfin depuis dix ans vers Chomedey (sur l'île de Laval) et Dollard-des-Ormeaux.

L'INTÉGRATION

Le fait déterminant de l'après-guerre pour les Juifs fut toutefois une mobilité sociale sans précédent, qui plaça la communauté parmi les toutes premières quant au revenu per capita. Quittant l'ancien quartier immigrant, les Juifs yiddishophones complétèrent un processus de canadianisation et d'anglicisation déjà avancé et en profitèrent pour ériger des institutions communautaires et des équipements culturels qui servent aujourd'hui à tous les résidents de Montréal. À l'Hôpital général juif, au coin de Côte-Sainte-Catherine et Côte-des-Neiges, inauguré en octobre 1934 et considérablement agrandi depuis, ajoutons notamment le Centre Saïdye-Bronfman avec sa salle de spectacle et son école pour adultes, au 5170 Côte-Sainte-Catherine, de même que la bibliothèque publique juive logée juste en face. Parmi les réalisations dignes d'intérêt on compte aussi l'édifice Samuel Bronfman, siège du Congrès juif canadien, situé au coin de Côte-des-Neiges et de l'avenue du Docteur Penfield, et inauguré en 1970.

Pendant que la communauté migrait vers l'ouest de l'île, une nouvelle immigration juive débutait en 1948 avec la levée du moratoire officieux imposé par le gouvernement fédéral quinze ans plus tôt. De 83 458 qu'elle était en 1951,

la population juive du Québec grimpa à 115 990 en 1971, alors que de nouveaux courants de la judéité s'enracinaient au pays. Les Sépharades notamment, Juifs francophones originaires d'Afrique du Nord, firent à ce moment leur entrée et comptent aujourd'hui pour 20 % de la population juive de Montréal, de même que les Hassidim, ou Juifs pieux originaires d'Europe de l'Est (aujourd'hui 5 000 individus).

Avec un taux de bilinguisme approchant les 65 %, la communauté juive figure à l'heure actuelle parmi les collectivités culturelles les mieux intégrées et les plus diversifiées au Québec. Il y a en effet plusieurs façons d'être juif au Québec et ce choix se reflète très bien dans la structure organisationnelle juive à Montréal, qui demeure fort élaborée et capable de répondre à des besoins touchant à bien des sphères de l'activité humaine. Malgré le vieillissement de sa population et un certain exode vers Toronto (il y a à l'heure actuelle environ 95 000 Juifs à Montréal) la communauté juive montréalaise continue de jouer un rôle unique au sein de la société québécoise, en incarnant une manière différente de vivre la québécoïté et en proposant une sensibilité et un vécu historique à nul autre pareil.

Pierre Anctil est directeur du programme d'études canadiennes-françaises de l'Université McGill et boursier postdoctoral au Département d'études juives.